

## Le départ de Sophie et Julien

E. Bertil

Volume 28, numéro 1 (163), février 1986

Le tour du Québec par deux enfants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30987ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertil, E. (1986). Le départ de Sophie et Julien. *Liberté*, 28(1), 7–10.

## I

# LE DÉPART DE SOPHIE ET JULIEN

*Rien ne soutient mieux notre courage que la pensée  
d'un avenir meilleur.*

Par une matinée pluvieuse du mois de juin, deux enfants, le frère et la sœur, entraient dans la gare de Winnipeg. Vêtus pauvrement mais proprement, ils n'avaient pour tout bagage qu'un pauvre sac de toile, orné de ce qui avait dû être autrefois une feuille d'érable d'un rouge éclatant mais dont il ne restait plus à présent qu'une sorte de lambeau décoloré et tout effiloché.

Les deux enfants, dont on devinait qu'ils partaient pour un long voyage, se tenaient par la main. L'aînée, Sophie, avait seize ans. La franchise de son regard, la simplicité de sa coiffure, la modestie de sa mise, la manière à la fois énergique et tendre dont elle guidait son frère parmi la foule bruyante des voyageurs, tout dénotait chez cette jeune Canadienne française une éducation saine et un courage à toute épreuve. Quant à Julien, âgé de douze ans, c'était encore un gamin, au joli nez retroussé, à la frimousse moqueuse, mais en qui transparaisaient déjà la fermeté du caractère et une connaissance instinctive des choses sérieuses de la vie.

Sans s'arrêter devant le comptoir aux friandises, comme le faisaient avec leurs parents la plupart des autres enfants de leur âge, Sophie et Julien, avec cet air réservé qu'ont tous les orphelins (car ils sont obligés d'acquiescer précocement le sens des responsabilités), traversèrent l'immense hall d'un pas résolu et vinrent s'asseoir près du quai d'où devait partir, dans une dizaine de minutes, le train pour le Québec.



— All aboard!

— Ça va? demanda Sophie en se tournant affectueusement vers Julien.

Celui-ci ne répondit pas, mais adressa à sa sœur un sourire par lequel il s'efforçait à son tour de la reconforter. Car chacun d'eux avait conscience de la gravité du moment et voulait se montrer à la hauteur. Qui les eût bien observés en cet instant, assis sur ce pauvre banc de bois, la sœur entourant de son bras l'épaule du petit frère, eût été frappé par le contraste entre l'humilité de leur attitude, qui les faisait ressembler à de pauvres immigrants sans ressources, et l'intense rayon d'espoir qui illuminait leurs visages, où se lisait en même temps un vibrant mélange de nostalgie et d'une sorte de défi confiant. Mais la fébrilité qui régnait dans la gare à cette heure, ainsi que l'insensibilité qui caractérise généralement le tempérament anglo-saxon, firent que ce tableau, hélas, passa inaperçu et que Sophie et Julien attendirent le départ du train sans être remarqués de qui que ce soit.

Ce matin-là, les deux enfants s'étaient levés encore plus tôt que d'habitude. De la fenêtre du dortoir, ils avaient contemplé une dernière fois le paysage familier que formait au loin, sous les nuages bas, le confluent de l'Assiniboine et de la Rivière Rouge, en face duquel se dressait la majestueuse façade de la cathédrale en pierre blanche où ils étaient allés si souvent, avec leur grand-mère, se recueillir sur les tombes de leurs parents et, par la même occasion, sur celles de Mgr Provencher et de Jean-Baptiste de la Vérendrye, fils aîné du grand explorateur de l'Ouest.

Puis ils avaient bouclé leur sac de toile préparé la veille, avaient salué la Mère économe et s'étaient dirigés à pied vers la gare du Canadien National. La pluie alors s'était mise à tomber. Sur le pont de la rue Main, ils éprouvèrent un serrement de cœur en songeant que là, tout près, s'élevaient côte à côte les symboles mêmes de leur destin tumultueux: le monument du cher Louis Riel, père des Franco-Manitobains, et, juste en face, l'austère Parlement du Manitoba, où avaient été proclamées jadis les lois iniques interdisant la douce langue française et où, ces derniers temps encore, s'était rallumé le brasier anti-français.

Sans un mot, mais se comprenant en silence, les deux enfants s'étaient remis en marche et leur tristesse, ravivée un instant par le spectacle de ce qu'ils quittaient, l'avait cédé bientôt à un doux espoir quand ils avaient aperçu au loin la gare et que, dans leur imagination, s'était profilée à nouveau l'image de l'avenir radieux que leur avait promis leur grand-mère chérie. Rassérénés, mais

aussi pour échapper à la pluie qui tombait de plus en plus fort, ils avaient pressé le pas et s'étaient engouffrés dans l'une des portes tournantes, sous la grande affiche de *Via-Rail*.

— *All aboard!*

À ces paroles criées par un grand Noir habillé en cheminot, Sophie et Julien, que nous avons laissés sur leur banc au fond de la gare, se levèrent et, se tenant toujours par la main, montèrent dans un wagon pour non-fumeurs, où ils trouvèrent une banquette dans le sens de la marche, ainsi que le leur avait conseillé la Mère économe. Quelques minutes plus tard, ils sentirent leur cœur qui bondissait dans leur petite poitrine quand, à l'heure dite, le lourd convoi se mit en branle et les emporta enfin loin de cette ville, de cette province, de tous ces malheurs.